

—Tu ne me gronderas pas si je t'avoue ce que j'avais d'abord pensé sur toi ?

—Non. Parle, je t'en supplie.

—Eh bien, quand tu m'as été présenté, dans ma loge des Italiens, par M. de Jozères et le docteur Perrier... deux hommes qui, j'en ai la conviction, doivent être de...

—Oh ! noble... de véritables coquins, tu peux le dire.

Mme d'Armangis ouvrit tout effarés ses beaux yeux et balbutia tremblante :

—Mais alors, d'où vient l'intérêt que ces hommes te témoignent ?... Peut-être cache-t-il une embûche dans laquelle ils veulent t'entraîner ! Oh je t'en supplie, Paul, ne sois pas imprudent... souviens-toi que tu n'es plus seul... que je...

Et, peureuse en même temps que pudique, elle cacha sa tête dans le sein de l'héritier en murmurant la fin de sa phrase :

—...Que je t'aime !

Paul couvrit de ses baisers la magnifique chevelure blonde dont l'enivrant parfum lui montait au cerveau, puis relevant ce beau visage éploré :

—Ne tremble pas, ma bien chérie. Je n'ai rien à redouter d'eux, car je suis leur maître.

—Leur maître ! répéta-t-elle en secouant la tête d'un air de doute craintif.

—Je les tiens en ma puissance, te dis-je.

—Ils sont pourtant, prétend-on, bien redoutables, bien forts, bien audacieux, insista Berthe, que le jeune homme sentait frissonner de peur à son bras.

—Oui, ils sont tout cela pour les autres... mais pas pour celui qui sait le secret de leur passé.

Mme d'Armangis tourna brusquement vers lui sa figure empreinte d'un naïf étonnement.

—Tu connais leur passé ? s'écria-t-elle.

—Oui. Je suis en possession d'un talisman qui les soumet à ma volonté, dit Avril dont, instinctivement, la main s'éleva à la hauteur de la poche de son habit qui renfermait le calepin rouge légué par le chevalier de Saint-Dutasse.

Ce geste fut aperçu par Berthe.

—C'est là ! pensa-t-elle.

Sa mine reprit aussitôt son expression d'inquiétude, et pendant que d'une main elle se suspendait alarmée au cou de Paul, de l'autre elle tirait le drap de l'habit, en prononçant d'une voix anxieuse :

—Tu ne me trompes pas ?... Tu n'as vraiment rien à craindre de ces deux hommes ! Bien vrai, n'est-ce pas ? Songe à mes angoisses s'il me fallait trembler pour toi !

Et, tout en se serrant sur la poitrine de sa dupe, elle se disait :

—C'est un calepin ou un portefeuille... il me le faut avant ce soir.

—Non, belle peureuse, rassure-toi. Je t'affirme que, loin de songer à me nuire, ces drôles ont compris que leur intérêt est de m'assurer le plus brillant avenir.

Une joie subite resplendit sur les traits de Mme d'Armangis qui, pourtant, bégaya en pesant plus fort sur le bras du jeune homme :

—Ah ! le bonheur me trouve moins forte que la crainte... la joie fait mal... je me sens faible... Rentrons.

Paul enlaga d'un bras la taille de Berthe qui chancelait et, petits pas, les yeux dans les yeux, elle renversée sur son épaule et la main posée sur son cou, ils regagnèrent, muets et se sou-

riant, le petit salon. Sur le divan, la grande dame se laissa tomber, pâle, en fermant les yeux et la main appuyée sur son cœur.

—Souffres-tu ? s'écria Paul.

—Oui, mais de contentement. La douce émotion qui m'enivre le cœur m'étouffe un peu, dit-elle d'une voix faible.

Puis, rouvrant ses yeux qui s'attachèrent brillants de tendresse sur Avril, elle murmura après un long soupir :

—Ah ! qu'il est doux d'aimer !

Et, avec un adorable sourire, elle ajouta :

—Il faut bien que je fasse mon apprentissage de femme qui aime.

—Ainsi te voilà rassurée contre de Jozères et Perrier reprit Avril.

—Oui... pour toi, répondit-elle d'un ton qui avait gardé son tremblement.

—Comment ? pour moi ! Te crois-tu menacée ? De quoi peux-tu donc avoir peur ?

—De l'avenir, fit Berthe redevenue triste. Qui sait si ces hommes, quand ils découvriront notre liaison, ne croiront pas que je suis un obstacle à leurs projets ? Alors leur rage se tournera contre moi... et, bientôt, ce bonheur, que mon amour aura espéré, s'écroulera, sapé par eux.

—Ne suis-je pas là pour te défendre ?

—Me défendre ? répéta-t-elle mélancoliquement. Quel genre de défense opposerez-vous donc, par exemple, à leurs railleries qui égratigneront sans cesse votre vanité ? Et demain, honteux d'aimer une vieille femme, vous la quitterez pour une jeune épouse.

Secouant la tête, et comme si elle se parlait, elle continua à mi-voix :

—Il faudrait que mon bonheur fût défendu par moi-même contre ces hommes... et ils verraient alors avec quelle énergie je saurais combattre tout ennemi d'un amour qui me ferait vaillante... Malheureusement, ces gens m'échappent... je n'ai aucun moyen de vengeance qui puisse les effrayer.

—Je te le donnerai, s'écria l'héritier emporté par le désir de la convaincre.

—Quand ?

—Le jour où ils te menaceront.

—Qui m'assure que ce jour-là vous m'aimerez encore et qu'ils ne vous rendront pas un service ? A quoi me servira ce moyen de protéger ma félicité, s'il m'arrive à l'heure où vous ne m'aimerez plus ?

Et, montrant du doigt cette cravache de femme qui, nous l'avons dit, était posée sur le marbre de la cheminée du salon, Berthe ajouta :

—Qu'importe le don d'une cravache le lendemain du jour où le cheval est mort ?

Eplorée, elle renversa sa ravissante tête sur les coussins du divan et d'une voix mourante :

—Paul, dit-elle, il faut nous séparer. Renonçons à notre beau rêve.

A la pensée qu'elle allait lui échapper, Avril, oubliant toute prudence, et, bien bas à l'oreille, il lui souffla :

—Veux-tu que je te livre ces hommes ?

Sans précipitation, sans le plus petit signe de joie subite, elle tourna vers lui ses yeux humides de larmes.

—Quand ? dit-elle.

—Ce soir... si tu veux !